

RODOGUNE,
PRINCESSE
DES PARTHES,
TRAGEDIE,
EN CINQ ACTES,
PAR MONSIEUR
P. CORNEILLE.



Vienne en Autriche,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

MDCCLIII.

9



ACTEURS.

CLEOPATRE . Reine de Syrie, veuve de
Démétrius Nicanor.

SELEUCUS, }
ANTIOCHUS, } fils de Démétrius & de
Cléopatre.

RODOGUNE, sœur de Phraates, Roi des
Parthes.

TIMAGENE, Gouverneur des deux Prin-
ces.

ORONTE; Ambassadeur de Phraates.

LAONICE, sœur de Timagéne, confidente
de Cléopatre.

*La Scène est à Seleucie, dans le palais
Royal.*

RO-



de
de
des
rin-
nte
lais

RODOGUNE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour
nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit,
Ce grand jour où l'hymen étouffant la vengeance
Entre le Parthe & nous remet l'intelligence,
Affranchit sa princesse; & nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix.
Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine

A 2

Cessant

Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
 Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
 De deux princes gémeaux nous déclarer l'aîné ;
 Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
 Dont elle a jusqu'ici caché la connoissance,
 Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
 Va faire l'un sujet, & l'autre souverain.
 Mais n'admirez-vous point que cette même reine
 Le donne pour époux à l'objet de sa haine ;
 Et n'en doit faire un roi, qu'afin de couronner
 Celle que dans les fers elle aimoit à gêner ?
 Rodogune par elle en esclave traitée,
 Par elle se va voir sur le trône montée,
 Puisque celui des deux qu'elle nommera roi,
 Lui doit donner la main, & recevoir sa foi.

TIMAGENE.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
 Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
 J'en ai vû les premiers, & me souviens encor
 Des malheureux succès du grand roi Nicanor,
 Quand des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite
 Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
 Je n'ai pas oublié que cet événement
 Du perfide Tryphon fit le soulèvement.
 Voyant le roi captif, la reine désolée,
 Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée ;
 Et le sort favorable à son lâche attentat
 Mit d'abord sous ses loix la moitié de l'état
 La reine craignant tout de ces nouveaux orages,
 En fut mettre à l'abri ses plus précieux gages ;
 Et, pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,

Me

Me les fit chez son frere enlever à Memphis,
 Là, nous n'avons rien sù que de la renommée,
 Qui par un bruit confus diversement semée,
 N'a porté jusqu'à nous ces grands renversemens
 Que sous l'obscurité de cent déguisemens.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
 Ayant sù nous réduire à ces seules murailles,
 En forma tôt le siège ; & , pour comble d'effroi,
 Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roi.
 Le peuple épouvanté, qui déjà dans son ame
 Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une femme,
 Voulut forcer la reine à choisir un époux.
 Que pouvoit-elle faire, & seule, & contre tous ?
 Croyant son mari mort, elle épousa son frere,
 L'effet montra soudain ce conseil salutaire ;
 Le prince Antiochus, devenu nouveau roi,
 Sembla de tous côtés trainer l'heur avec soi :
 La victoire attachée au progrès de ses armes
 Sur nos fiers ennemis rejetta nos alarmes ;
 Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
 Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'état.
 Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mere
 De remettre ses fils au trône de leur pere,
 Il témoigna si peu de la vouloir tenir,
 Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
 Ayant régné sept ans, son ardeur militaire
 Ralluma cette guerre où succomba son frere,
 Il attaqua le Parthe, & se crut assez fort
 Pour en venger sur lui la prison, & la mort.

Jusque dans ses états il lui porta la guerre,
 Il s'y fit par tout craindre à l'égal du tonnerre,
 Il lui donna bataille, où mille beaux exploits. . .
 Je vous acheverai le reste une autrefois,
 Un des princes survient.

(Laonice se veut retirer.)

S C E N E II.

ANTIOCHUS, TIMOGENE, LAO-
 NICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice,
 Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon
 office.

Dans l'état où je suis, triste, & plein de souci,
 Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.
 Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
 M'ôte, ou donne à jamais le sceptre, & Rodogune ;
 Et de tous les mortels, ce secret révélé,
 Me rend le plus content, ou le plus désolé,
 Je vois dans le hazard tous les biens que j'espère,
 Et ne puis être heureux sans le malheur d'un
 frere ;

Mais d'un frere si cher, qu'une sainte amitié
 Fait sur moi de ses maux réjaillir la moitié.
 Donc, pour moins hasarder j'aime mieux moins
 prétendre ;
 Et,

Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose
attendre,

Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'assurer de celui qui m'est plus précieux.

Heureux, si sans attendre un fâcheux droit d'aï-
nesse,

Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse ;
Et puis par ce partage, épargner les soupirs,

Qui naîtroient de ma peine, ou de ses déplaisirs.

Va le voir de ma part, Timagene, & lui dire,

Que pour cette beauté je lui cède l'empire ;

Mais porte-lui si haut la douceur de régner,

Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner,

Qu'il s'en laisse éblouir, jusqu'à ne pas connoître

A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

S C E N E III.

ANTIOCHUS, LAONICE,

ANTIOCHUS.

ET vous, en ma faveur voyez ce cher objet,
Et tâchez d'abaïsser ses yeux sur un sujet,

Qui peut-être aujourd'hui porteroit la couronne,

S'il n'attachoit les siens à sa seule personne ;

Et ne la préféroit à cet illustre rang,

Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout
leur sang.

S C E N E IV.

ANTIOCHUS, LAONICE, TIMAGENE.

TIMAGENE.

SEigneur, le prince vient; & votre amour
 lui même
 Lui peut sans interprète offrir le diadème.

ANTIOCHUS.

Ah! Je tremble, & la peur d'un trop juste refus
 Rend ma langue muette, & mon esprit confus.

S C E N E V.

SELEUCUS, ANTIOCHUS, TIMA-
 GENE, LAONICE.

SELEUCUS.

VOus puis-je en confiance expliquer ma pen-
 sée?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute est blessée.

SELEUCUS.

Hélas! C'est le malheur que je crains aujourd'hui.
 L'égalité, mon frere, en est le ferme appui,
 C'en est le fondement, la liaison, le gage;
 Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
 Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
 L'égalité rompue en rompe les doux nœuds;
 Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
 Jette sur l'un de nous trop de honte, ou d'envie.

AN.

Tragédie.

9

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon frere, également ;
Mais, si vous le voulez, j'en fai bien le remède.

SELEUCUS.

Si je le veux ! Bien plus, je l'apporte, & vous
cède

Tout ce que la couronne a de charmant en soi.
Oui, Seigneur, car je parle à présent à mon roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune ;
Et je n'envierai point votre haute fortune.
Ainsi, notre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi, notre bonheur n'aura rien de douteux ;
Et nous mépriserons ce foible droit d'aïnesse,
Vous, satisfait du trône, & moi, de la princesse,

ANTIOCHUS.

Hélas !

SELEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez - vous nommer offre une ardeur de
choisir,

Qui, de la même main qui me cède un empire,
M'arrache un bien plus grand, & le seul où j'a
spire.

SELEUCUS.

Rodogune ?

ANTIOCHUS.

Elle-même, ils en font les témoins !

A 5

SE.

Rodogune,

SELEUCUS.

Quoi! L'estimez-vous tant?

ANTIOCHUS.

Quoi! L'estimez-vous moins?

SELEUCUS.

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die,

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SELEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frere?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi;

C'est-là tout mon malheur, c'est-là tout mon
souci,

J'espérois que l'éclat dont le trône se pare
Toucheroit vos desirs plus qu'un objet si rare;
Mais aussi-bien qu'à moi son prix vous est connu;
Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.
Ah, déplorable prince!

SELEUCUS.

Ah, destin trop contraire!

ANTIOCHUS.

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un
frere!

SELEUCUS.

O mon cher frere! O nom pour un rival trop
doux!

Que ne ferois-je point contre un autre que vous?

AN.

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire , amitié fraternelle

SELEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre de vous, ou d'elle?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre ; & la triste amitié
 Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
 Un grand cœur cède un trône, & le cède avec
 gloire,

Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;
 Mais lorsqu'un digne objet a pû nous enflammer,
 Qui le cède est un lâche ; & ne fait pas aimer.
 De tous deux Rodogune a charmé le courage,
 Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage ;
 Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
 Mai de moi, mais de vous, quiconque sera roi :
 La couronne entre nous flotte encore incertaine,
 Mais sans incertitude elle doit être reine,
 Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
 Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet !
 Régions, l'ambition ne peut être que belle,
 Et pour elle quittée, & reprise pour elle,
 Et ce trône où tous deux nous osions renoncer,
 Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer.
 C'est dans notre destin le seul conseil à prendre,
 Nous pouvons nous en plaindre, & nous devons
 l'attendre,

SELEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand
 jour
 Notre

Notre amitié triomphe aussi-bien que l'amour.

Ces deux sièges fameux de Thebes & de Troie,
Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes
en proie,

N'eurent pour fondement à leurs maux infinis,

Que ceux que contre nous le fort a réunis.

Il se me entre nous deux toute la jalousie

Qui dépeupla la Grèce, & saccagea l'Asie;

Un même espoir du scéptre est permis à tous
de ux;

Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux.

Thébes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre,

Tout va choir en ma main, ou tomber en la vôtre,

En vain votre amitié tâchoit à partager,

Et, si j'ose tout dire, un titre assez léger,

Un droit d'aïnesse obscur, sur la foi d'une mere,

Va combler l'un de gloire, & l'autre de misère.

Que de sujets de plainte en ce double intérêt

Aura le malheureux contre un si foible arrêt!

Que de sources de haine! Hélas! Jugez le reste.

Craignez-en avec moi l'événement funeste,

Ou plutôt avec moi faites un digne effort,

Pour armer votre cœur contre un si triste sort.

Malgré l'éclat du trône, & l'amour d'une femme,

Faisons si bien régner l'amitié sur notre âme,

Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,

Dans le bonheur d'un frere on trouve son bon-

heur.

Ainsi, ce que jadis perdit Thébes, & Troie,

Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie,

Ainsi, notre amitié triomphante à son tour,

Vaincra

Vaincra la jalousie en cédant à l'amour;
 Et de notre destin bravant l'ordre barbare,
 Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous
 prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frere?

SELEUCUS.

Ah, que vous pressez!
 Je le voudrai du moins, mon frere, & c'est assez;
 Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
 Que je désavoueraï mon cœur, s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentimens,
 Mais allons leur donner le secours des sermens,
 Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
 Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SELEUCUS.

Allons, allons l'étraiudre au piéd de leurs autels,
 Par des liens sacrés, & des nœuds immortels.

S C E N E VI.

LAONICE, TIMAGENE.

LAONICE.

PEut-on plus dignement mériter la couronne?

TIMAGENE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne.
 Con-

Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
 J'ai prévu leur constance, & j'ai plaint leur mal-
 heur.
 Mais, de grace, achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,
 Les Parthes au combat par les nôtres forcés,
 Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque en-
 foncés,
 Sur l'une & l'autre armée également heureuse
 Virent long-temps voler la victoire douteuse ;
 Mais la fortune enfin se tourna cōtre nous,
 Si bien qu'Antiochus percé de mille coups,
 Prêt de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
 Lui voulut dérober les restes de sa vie ;
 Et préférant aux fers la gloire de périr,
 Lui-même par sa main acheva de mourir.
 La reine ayant appris cette triste nouvelle,
 En reçût tōt après une autre plus cruelle.
 Que Nicanor vivoit, que sur un faux rapport,
 De ce premier époux elle avoit crû la mort ;
 Que piqué jusqu'au vif contre son hyménée,
 Son ame à l'imiter s'étoit déterminée ;
 Et que, pour s'affranchir des fers de son vain-
 queur,
 Il alloit épouser la princesse sa sœur.
 C'est cette Rodogune, où l'un & l'autre frere
 Trouve encor les appas qu'avoit trouvés leur
 pere.
 La reine envoie en vain pour se justifier,

On

On a beau la défendre , on a beau le prier ,
 On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable ;
 Et son amour nouveau la veut croire coupable ;
 Son erreur est un crime , & , pour l'en punir

mieux,
 Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
 Arracher de son front le sacré diadème,
 Pour ceindre une autre tête en sa présence
 même ;

Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
 Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité ;
 Et qu'il assurât mieux , par cette barbarie,
 Aux enfans qui naîtroient, le trône de Syrie.

Mais tandis qu'animé de colere & d'amour
 Il vient déshériter ses fils par son retour ;
 Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
 Conduit ces deux amans , & court comme à la
 proie,

La reine au désespoir de n'en rien obtenir,
 Se résout de se perdre , ou de le prévenir.
 Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
 Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître ;
 Et changeant à regret son amour en horreur,
 Elle abandonne tout à sa juste fureur.

Elle-même leur dresse une embûche au passage,
 Se mêle dans les coups , porte par tout sa rage,
 En pousse jusqu'au bout les furieux effets.

Que vous dirai-je , enfin ? Les Parthes sont dé-
 faits,

Le roi meurt, & dit-on, par la main de la reine.

Ro-

Rodogune captive est livrée à sa haine ;
Tous les maux qu'un esclave endure dans les
fers,

Alors sans moi, mon frere , elle les eût soufferts,
La reine, à la gêner prenant mille délices,
Ne comettoit qu'à moi l'ordre de ses supplices ;
Mais, quoique m'ordonnât cette ame toute en
feu,

Je promettois beaucoup ; & j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance,
Sur nous à main armée il fond en diligence,
Nous surprend, nous assiége ; & fait un tel ef-
fort,

Que la ville aux abois , on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille , enflé de l'avantage,
Mais voyant parmi nous Rodogune en ôtage,
Enfin il craint pour elle, & nous daigne écouter ;
Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.

La reine, de l'Egypte a rappelé nos princes,
Pour remettre à l'ainé son trône, & ses provinces.
Rodogune a paru sortant de sa prison,
Comme un soleil levant dessus notre horizon.
Le Parthe a décampé, pressé par d'autres guerres
Contre l'Arménien qui ravage ses terres ;
D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui,
La paix finit la haine ; & , pour comble au-
jourd'hui,

Dois-je dire de bonne, ou mauvaise fortune ?
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGENE.

Si tôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
 Ils ont vû Rodogune, & j'ai vû leur amour ;
 Mais, comme étant rivaux nous les trouvons à
 plaindre,
 Connoissant leur vertu, je n'en vois rien à crain-
 dre,
 Pour vous, qui gouvernez cet objet de leurs
 vœux . . .

LAONICE.

Et n'ai point encor vû qu'elle aime aucun des
 deux.

TIMAGENE.

Vous me trouvez mal-propre à cette confidence ;
 Et peut-être à dessein. Je la vois qui s'avance.
 Adieu. Je dois au rang qu'elle est prête à tenir,
 Du moins, la liberté de vous entretenir.

S C E N E VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

JE ne fai quel malheur aujourd'hui me me-
 nace,
 Et coule dans ma joie une secrette glace,
 Je tremble, Laonice, & te voulois parler,
 Ou pour chasser ma crainte, ou pour m'en con-
 foler.

LAONICE.

Quoi, Madame, en ce jour pour vous si plein
 de gloire?

B

RO-

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant, que j'ai peine à tout
croire.

La fortune me traite avec trop de respect;
Et le trône, & l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque
supplice,

Le trône sous mes pas creuser un précipice,
Je voi de nouveaux fers après les miens brisés;
Et je prens tous ces biens pour des maux dé-
guisés.

Et un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands se calme rarement,
La paix souvent n'y sert que d'un amusement;
Et dans l'état où j'entre, à te parler sans feinte,
Elle a lieu de me craindre, & je crains cette
crainte.

Non qu'enfin je ne donne au bien des deux états,
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats,
J'oublie, & pleinement, toute mon aventure;
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son auteur impute à l'offensé
Un vif ressentiment dont il le croit blessé;
Et, quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, & jamais ne s'y fie;
Et toujours alarmé de cette illusion,
Si-tôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion.
Telle

Telle est pour moi la reine,

LAONICE.

Ah, Madame, je jure
 Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
 Vous devez oublier un désespoir jaloux,
 Où força son courage un infidèle époux.
 Si teinte de son sang, & toute furieuse,
 Elle vous traita lors en rivale odieuse,
 L'impétuosité d'un premier mouvement
 Engageoit sa vengeance à ce dur traitement ;
 Il falloit un prétexte à vaincre sa colere,
 Il y falloit du temps, & pour ne vous rien taire,
 Quand je me dispensois à lui mal obéir,
 Quand en votre faveur je semblois la trahir,
 Peut-être qu'en son cœur plus douce, & repentie,
 Elle en dissimuloit la meilleure partie.
 Que se voyant tromper elle fermoit les yeux ;
 Et qu'un peu de pitié la fatisfaisoit mieux.
 A présent que l'amour succède à la colere,
 Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mere ;
 Et, si de cet amour je la voyois sortir,
 Je jure de nouveau de vous en avertir.
 Vous savez comme quoi je vous suis toute ac-
 quise.
 Le roi souffriroit-il d'ailleurs quelque surprise ?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux, qu'on couronne au-
 jourd'hui,
 Elle sera sa mere ; & pourra tout sur lui.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je fais qu'il vous adore ;

Connoissant leur amour pouvez-vous craindre
encore ?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, & d'être à l'un des
deux.

LAONICE.

Quoi ! Sont-ils des sujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me sollicite ;
Mais il est mal-aisé dans cette égalité
Qu'un esprit combattu ne panche d'un côté.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties
S'attachent l'une à l'autre ; & se laissent piquer
Par ces je ne sai quoi, qu'on ne peut expliquer.
C'est par-là que l'un d'eux obtient la préférence ;
Je croi voir l'autre encore avec indifférence ;
Mais cette indifférence est une aversion,
Lorsque je la compare avec ma passion.
Etrange effet d'amour ! Incroyable chimère !
Je voudrois être à lui, si je n'aimois son frere ;
Et le plus grand des maux toutefois que je
crains,

C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon ame.
Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
C'est

C'est à lui pleinement que je veux me donner,
 De celui que je crains si je suis le partage,
 Je saurai l'accepter avec même visage,
 L'hymen me le rendra précieux à son tour ;
 Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,
 Sans crainte qu'on reproche à mon humeur
 forcée
 Qu'un autre qu'un mari régne sur ma pensée.

LAONICE,

Vous craignez que ma foi vous l'ose repro-
 cher !

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi-bien le cacher ?

LAONICE.

Quoique vous me cachiez, aisément je devine ;
 Et pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
 Le prince

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur,
 Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur,
 Et je te voudrois mal de cette violence,
 Que ta dextérité feroit à mon silence.
 Même de peur qu'un mot, par hazard échappé,
 Te fasse voir ce cœur, & quels traits l'ont
 frappé,
 Je romps un entretien dont la suite me blesse.
 Adieu ; mais souviens-toi que c'est sur ta pro-
 messe
 Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

B 3

LAO-

Je hai, je regne encor. Laissons d'illustres mar-
ques,
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des mo-
narques.

Faisons-en avec gloire un départ éclatant ;
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor, c'est encor cette même ennemie
Qui cherchoit ses honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loi ;
Et régner par mon ordre, & sur vous, & sur moi.
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,
Qu'il souffre qu'un hymen, qu'on t'a promis en
vain

Te mette ta vengeance, & mon scéptre à la main.
Voi jusqu'ou m'emporta l'amour du diadème,
Voi quel sang il me coûte, & tremble pour toi-
même,

Tremble, te dis-je, & songe, en dépit du traité,
Que pour t'en faire un don je l'ai trop acheté.

S C E N E II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

LAonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil de cette grande fête?

LAONICE.

La joie en est publique, & les princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux.

L'un & l'autre fait voir un mérite si rare,
 Que le souhait confus entre les deux s'é gare;
 Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
 N'est qu'un foible ascendant d'un premier mou-
 vement.

Ils panchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre,
 Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre,
 Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
 Que votre secret sû les réunira tous.

CLEOPATRE.

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense ?

LAONICE.

J'attens avec eux tous celui de leur naissance.

CLEOPATRE.

Pour un esprit de cour, & nourri chez les grands,
 Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pé-
 nétrants.

Apprens, ma confidente, apprens à me connoître.
 Si je caché en quel rang le ciel les a fait naître,
 Voi, voi que tant que l'ordre en demeure dou-
 teux,

Aucun des deux ne régne, & je régne pour eux.
 Quoique ce soit un bien que l'un & l'autre attende,
 De crainte de le perdre aucun ne le demande;
 Cependant je possède, & leur droit incertain
 Me laisse avec leur sort leur scéptre dans la main.
 Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystère,
 Je les laissois tous deux en dépôt chez mon frere ?

LAONICE.

J'ai crû qu'Antiochus les tenoit éloignés,
 Pour

Pour jouir des états qu'il avoit regagnés.

CLEOPATRE.

Il occupoit leur trône, & craignoit leur présence,
Et cette juste crainte assuroit ma puissance.

Mes ordres en étoient de point en point suivis,
Quand je le menaçois du retour de mes fils,
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colére,
Quoi qu'il me plût oser, il n'osoit me déplaire,
Et content, malgré lui, du vain titre de roi,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moi.

Je te dirai bien plus. Sans violence aucune
J'aurois vû Nicanor épouser Rodogune,
Si content de lui plaire, & de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner;
Son retour me fachoit plus que son hyménée,
Et j'aurois pû l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus;
Je fis beaucoup alors, & ferois encor plus,
S'il étoit quelque voie, infame, ou légitime,
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrit le

crime,
Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri,
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte;
On m'y force, il le faut; mais on verra quel fruit
En recevra bien tôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour

elle;
Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle;
Et, puisqu'en te perdant j'ai sur qui m'en venger,

Ma perte est supportable, & mon mal est léger.

LAONICE.

Quoi? Vous parlez encor de vengeance & de
haine,
Pour celle dont vous-même allez faire une reine?

CLEOPATRE.

Quoi? Je ferois un roi pour être son époux,
Et m'exposer aux traits de son juste courroux?
N'apprendras-tu jamais, ame basse & grossière,
A voir par d'autres yeux que les yeux du vul-
gaire?

Toi, qui connois ce peuple, & fais qu'aux champs
de Mars,

Lâchement d'une femme il suit les étendarts,
Que sans Antiochus Tryphon m'eût dépouillée,
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée,
Ne ferois-tu juger que si je nomme un roi,
C'est pour le commander, & combattre pour moi?
J'en ai le choix en main avec le droit d'ainesse,
Et, puisqu'il en faut faire une aide à ma foiblesse,
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
J'usurai bien du droit que j'ai de le nommer.

On ne montera point au rang dont je dévale,
Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale,
Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut
raver,

Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE.

Je vous connoissois mal.

CLEO-

CLEOPATRE.

Connois-moi toute entière.

Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,
Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang,
Qui m'arrêta le bras, & conserva son sang,
La mort d'Antiochus me laissoit sans armée,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée,
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs
jours,

M'exposioient à son frère, & foible, & sans secours,
Je me voyois perdue, à moins d'un tel ôtage;
Il vint, & sa fureur craignit pour ce cher gage,
Il m'imposa des loix, exigea des sermens,
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.
Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut
croire,

J'en obtins, & je crus obtenir la victoire,
J'ai pû reprendre haleine, & sous de faux ap-
prêts . . .

Maïs voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Ecoute, & tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

S C E N E III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, SELEUCUS, LAONICE.

CLEOPATRE.

MEs enfans, prenez place. Enfin voici le jour
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
Où

Où je puis voir briller sur une de vos têtes
 Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes ;
 Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
 Qui m'à coûté pour vous tant de soins, & de
 pleurs.

Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes,
 Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
 Que pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
 Il fallut me résoudre à me priver de vous.

Quelles peines depuis, grands dieux, n'ai je souffertes !

Chaque jour redoubla mes douleurs, & mes
 pertes ;

Je vis votre royaume entre ces murs réduit,
 Je crus mort votre pere ; & sur un si faux bruit,
 Le peuple mutiné voulut avoir un maître ;
 J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure,
 traître,

Il fallut satisfaire à son brutal désir,
 Et, de peur qu'il en prit, il m'en fallut choisir.
 Pour vous sauver l'état, que n'eussai-je pû faire ?
 Je choisis un époux avec des yeux de mere,
 Votre oncle Antiochus, & j'espérai qu'en lui
 Votre trône tombant trouveroit un appui.
 Mais à peine son bras en relève la chute,
 Que par lui, de nouveau, le sort me persécute ;
 Maître de votre état par sa valeur sauvé,
 Il s'obstine à remplir ce trône relevé,
 Qui lui parle de vous attire sa menace,
 Il n'a défait Tryphon, que pour prendre sa place,
 Et de dépositaire, & de libérateur,
 Il s'érige en tyran, & lâche usurpateur.

Sa main l'en a puni, pardonnons à son ombre,
Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.

Nicanor votre pere, & mon premier époux, ...
Mais pourquoi lui donner encor des noms si
doux,

Puisque l'ayant crû mort, il sembla ne revivre
Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?
Passons ; je ne me puis souvenir, sans trembler,
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler :
Je ne sai s'il est digne, ou d'horreur, ou d'estime,
S'il plut aux dieux, ou non, s'il fut justice, ou
crime ;

Mais soit crime, ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jetta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois lasse d'un trône, où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles dou-
leurs.

Ma vie est presque usée, & ce reste inutile
Chez mon frere avec vous trouvoit un sûr asyle :
Mais voir, après douze ans, & de soins, & de
maux,

Un pere vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre couronne après lui destinée
Aux enfans qui naistroient d'un second hyménée !
A cette indignité je ne connus plus rien ;
Je me crus tout permis pour garder votre bien.
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère
Un trône racheté par le malheur d'un pere ;
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,

Daigne

Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
 Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
 Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
 Et n'épandre sur vous que des prospérités.

ANTIOCHUS.

Jusques-ici, Madame, aucun ne met en doute
 Les longs & grands travaux que notre amour
 vous coûte ;

Et nous croyons tenir des soins de cet amour
 Ce doux espoir du trône, aussi bien que le jour.
 Le récit nous en charme, & nous fait mieux
 comprendre

Quelles graces tous deux nous vous en devons
 rendre ;

Mais, afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
 Epargnez le dernier à notre souvenir,

Ce sont fatalités, dont l'ame embarrassée
 A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.

Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
 Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau.

Un fils est criminel quand il les examine,

Et, quelque suite enfin que le ciel y destine,

J'en rejette l'idée, & croi qu'en ces malheurs,
 Le silence, ou l'oubli, nous siéd mieux que les
 pleurs.

Nous attendons le scéptre avec même espérance,
 Mais, si nous l'attendons, c'est sans impatience,
 Nous pouvons, sans régner, vivre tous deux con-
 tens,

C'est le fruit de vos soins, jouissez-en long-temps,
 Il tombera sur nous quand vous en ferez lasse,

Nous

Nous le recevrons lors de bien meilleure grace,
Et, l'accepter si-tôt, semble nous reprocher,
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SELEUCUS.

J'ajoutérai, Madamé, à ce qu'a dit mon frere,
Que bien qu'avec plaisir, & l'un & l'autre espere,
L'ambition n'est pas notre plus grand désir.
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir,
Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance,
Et que celui de nous dont le ciel a fait choix,
Sous votre illustre exemple aprenne l'art des rois.

CLEOPATRE.

Dites tout mes enfans. Vous fuyez la couronne,
Non que son trop d'éclat, ou son poids vous
étonne ;

L'unique fondement de cette aversion
C'est la honte attachée à sa possession,
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec notre ennemie ;
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober.

O nobles sentimens d'une ame généreuse !
O fils vraiment mes fils ! O mere trop heureuse !
Le sort de votre pere enfin est éclairci,
Il étoit innocent, & je puis l'être aussi ;
Il vous aimait toujours, & ne fut mauvais pere,
Que charmé par la sœur, ou forcé par le frere,
Et dans cette embuscade, où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main.

Ainsi

Ainsi de cet amour la fatale puissance,
 Vous coûte votre pere, à moi mon innocence,
 Et si ma main pour vous n'avoit tout attenté,
 L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
 Ainsi vous me rendrez l'innocence, & l'estime,
 Lorsque vous punirez la cause de mon crime
 De cette même main qui vous a tout sauvé,
 Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé,
 Mais comme vous aviez votre part aux offenses,
 Je vous ai réservé votre part aux vengeances ;
 Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
 Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.
 Entre deux fils que j'aime avec même tendresse,
 Embrasser ma querelle est le seul droit d'aïnesse,
 La mort de Rodogune en nommera l'ainé.

Quoi ! Vous montrez tous deux un visage
 étonné !

Redoutez-vous son frere ? Après la paix infame,
 Que même en la jurant je détestois dans l'ame,
 J'ai fait lever des gens par des ordres secrets,
 Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez
 tous prêts ;

Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,
 Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
 Qui vous fait donc palir à cette juste loi ?
 Est-ce pitié pour elle ? Est-ce haine pour moi ?
 Voulez vous l'épouser, afin qu'elle me brave ;
 Et mettre mon destin aux mains de mon esclave ?
 Vous ne répondez point ! Allez, enfans ingrats,
 Pour qui je crus en vain conserver ces états,
 J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre
 Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre

SE.

SELEUCUS.

Mais, Madame, voyez que pour premier exploit . . .

CLEOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit:
 Je fai bien que le sang qu'à vos mains je demande
 N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande,
 Mais si vous me devez, & le scéptre, & le jour,
 Ce doit être envers moi le sceau de votre amour.
 Sans ce gage, ma haine à jamais s'en défie,
 Ce n'est qu'en m'imitant, que l'on me justifie;
 Rien ne vous sert ici de faire les surpris,
 Je vous le dis encor, le trône est à ce prix.
 Je puis en disposer comme de ma conquête,
 Point d'ainé, point de roi qu'en m'apportant sa
 tête,
 Et puisque mon seul choix vous y peut élever,
 Pour jouir de mon crime, il le faut achever.

S C E N E IV.

SELEUCUS, ANTIOCHUS.

SELEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre,
 Dont ce cruel arrêt met notre espoir en
 poudre ?

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups,
 Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous ?

C

SE-

SELEUCUS.

O haine, ô fureurs dignes d'une mégère !
 O femme, que je n'ose appeller encor mere !
 Après que tes forfaits ont régné pleinement,
 Ne faurois-tu souffrir qu'on régné innocemment ?
 Quels attraits penfes-tu qu'ait pour nous la couronne,
 S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne,
 Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
 Si pour monter au trône il faut te ressembler ?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la nature,
 Et n'imputons qu'au fort notre triste aventure.
 Nous le nommions cruel, mais il nous étoit doux ;
 Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
 Confidens tout ensemble, & rivaux l'un de l'autre,
 Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;
 Cependant à nous voir l'un de l'autre rivaux,
 Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SELEUCUS.

Une douleur si sage, & si respectueuse,
 Ou n'est guère sensible, ou guère impétueuse ;
 Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort,
 D'en connoître la cause, & l'imputer au fort.
 Pour moi, je sens les miens avec plus de foiblesse,
 Plus leur cause m'est chere, & plus l'effet m'en
 blesse ;
 Non

Non que pour m'en venger j'ose entreprendre
rien,

Je donnerois encor tout mon sang pour le sien,
Je fais ce que je dois ; mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras , je laisse aller ma plainte ;
Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez,
Voyez-vous bien quel est le ministere infame
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
De deux princes ses fils , elle fait ses bourreaux ?
Si vous pouvez le voir , pouvez-vous vous en
taire ?

ANTIOCHUS.

Je voi bien plus encor, je voi qu'elle est ma mere,
Et plus je vois son crime indigne de ce rang,
Plus je lui vois fouiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence,
Mais ma confusion m'impose le silence,
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
Je vois les traits honteux dont nous sommes
formés.

Je tâche à cet objet d'être aveugle, ou stupide,
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide,
Je me cache à moi-même un excès de malheur,
Où notre ignominie égale ma douleur,
Et, détournant les yeux d'une mere cruelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
Je conserve pourtant encore un peu d'espoir.
Elle est mere, & le sang a beaucoup de pouvoir ;
Et le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

SELEUCUS.

Ah, mon frere ! L'amour n'est guère véhément
 Pour des fils élevés dans un bannissement ;
 Et qu'ayant fait nourrir, presque dans l'escla-
 vage,

Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.
 De ses pleurs tant vantés je découvre le fard,
 Nous avons en son cœur, vous, & moi, peu de
 part.

Elle fait bien sonner ce grand amour de mere,
 Mais elle seule enfin s'aime, & se confidère,
 Et quoi que nous étale un langage si doux,
 Elle a tout fait pour elle, & n'a rien fait pour
 nous.

Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine ;
 Nous ayant embrasés, elle nous assassine,
 En veut au cher objet dont nous sommes épris,
 Nous demande son sang, met le trône à ce prix !
 Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre,
 Il est, il est à nous, si nous osons le prendre ;
 Notre révolte ici n'a rien que d'innocent.
 Il est à l'un de nous, si l'autre le consent.
 Régions, & son courroux ne sera que foiblesse ;
 C'est l'unique moyen de sauver la princesse,
 Allons la voir, mon frere, & demeurons unis,
 C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
 Je forme un beau dessein que son amour m'in-
 spire ;

Mais il faut qu'avec lui notre union conspire,
 Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,
 Ne sauroit triompher, que par notre amitié.

AN-

ANTIOCHUS.

Cet avertissement marque une défiance
 Que la mienne pour vous souffre avec patience.
 Allons, & soyez sûr que, même le trépas,
 Ne peut rompre des nœuds, que l'amour ne
 rompt pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

Voilà comme l'amour succède à la colere,
 Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mere,
 Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi;
 Et comme elle use enfin de ses fils & de moi.
 Et tantôt mes soupçons lui faisoient une offense ?
 Elle n'avoit rien fait qu'en sa juste défense ?
 Lorsque tu la trompois elle fermoit les yeux ?
 Ah! Que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux !
 Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, Madame,
 Quelle fidélité vous conserve mon ame,

Et qu'ayant reconnu sa haine, & mon erreur,
 Le cœur gros de soupirs, & frémissant d'horreur,
 Je romps une foi dûe aux secrets de ma reine;
 Et vous viens découvrir mon erreur, & sa haine.

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours
 A qui je crois devoir le reste de mes jours;
 Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie,
 Il faut de ces périls m'applanir la sortie,
 Il faut que tes conseils m'aident à repousser. . . .

LAONICE,

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en di-
 spenfer

C'est assez que pour vous je lui sois infidèle,
 Sans m'engager encore à des conseils contre elle,
 Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
 Devoit de cet hymen honorer la splendeur;
 Comme c'est en ses mains que le roi votre frere
 A déposé le soin d'une tête si chere,
 Je vous laisse avec lui pour en délibérer.

Quoique vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.
 Au reste, assurez-vous de l'amour des deux
 princes,

Plûtôt que de vous perdre, ils perdront leurs
 provinces;

Mais je ne répons pas que ce cœur inhumain
 Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
 Je vous parle en tremblant, si j'étois ici vûe,
 Votre péril croîtroit, & je serois perdue;
 Fuyez, grande Princesse, & souffrez cet adieu.

RO.

RODOGUNE.

Va, je reconnoîtrai ce service en son lieu.

S C E N E II.

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril ex-
trême,
Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème ?
Fuirons-nous chez mon frere ? Attendrons-nous
la mort ?
Ou ferons-nous contr'elle un généreux effort ?

ORONTE.

Notre fuite, Madame, est assez difficile.
J'ai vû des gens de guerre épandus par la ville,
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer ;
Ou, s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse,
Feignant de vous servir, elle sert sa maîtresse.
La reine qui sur tout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner ;
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle en-
dure,

Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la paix,
Et le roi, plus piqué contre vous que contre
elle,

C 4 |

Vous

Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vous frayeurs, & nos légéretés,
D'avoir osé douter de la foi des traités ;
Et peut-être pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée, & la reine impunie.

A ces honteux moyens gardez de recourir,
C'est ici qu'il vous faut, ou régner, ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de cou-
ronne ;

Et l'ons'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah ! Que de vos conseils j'aimerois la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur !
Mais pourrons nous braver une reine en colere,
Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frere ?

ORONTE.

J'aurois perdu l'esprit, si j'osois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous pussions résister.
Nous mourrons à vos piéds, c'est toute l'affi-
sance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuif-
sance.

Mais pouvez-vous trembler quand, dans ces mê-
mes lieux,
Vous portez le grand maître & des rois, & des
dieux ?

L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mere,
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout
pour vous ;

Et ces astres naissans sont adorés de tous.

Quoi-

Quoique puisse en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus
qu'elle,

Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écartés.
Ils sont peu, mais vaillans, & peuvent de sa rage
Empêcher la surprise, & le premier outrage.
Craignez moins, & sur tout, Madame, en ce
grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

S C E N E III.

RODOGUNE seule.

Q Uoi! Je pourrois descendre à ce lâche ar-
tifice,

D'aller de mes amans mandier le service;
Et, sous l'indigne, appas d'un coup d'œil affété,
J'irois jusqu'en leurs cœurs chercher ma sûreté?
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses,
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses,
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir.
Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs desirs; sans leur jeter d'amorce;
Et s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.
Sentimens étouffés de colere & de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la reine;
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,

Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi,
 Rapportez à mes yeux son image sanglante,
 D'amour & de fureur encore étincellante,
 Telle que je le vis, quand tout percé de coups,
 Il me cria, *Vengeance, adieu, je meurs pour vous.*
 Chere ombre, hélas ! Bien loin de l'avoir pour-

suivie,
 J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
 Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ;
 Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon
 rang,

Plus la haute naissance approche des couronnes,
 Plus cette grandeur même asservit nos personnes,
 Nous n'avons point de cœur pour aimer, ni haïr,
 Toutes nos passions ne savent qu'obéir.

Après avoir armé pour venger cet outrage,
 D'une paix mal conçue on m'a faite le gage ;
 Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
 Je suivois mon destin en victime d'état :
 Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,

Des restes de ta vie insolemment avide,
 Vouloir encor percer ce sein infortuné,
 Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné ;
 De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage,
 Je brise avec honneur mon illustre esclavage,
 J'ose reprendre un cœur pour aimer, & haïr ;
 Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.

Le consentiras-tu, cet effort sur ma flamme,
 Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'ame,
 Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux sou-
 haits
 Fier

Fier encor le nom aux murs de ce palais ?
 Je sai quelles seront tes douleurs & tes craintes,
 Je voi déjà tes maux, j'entens déjà tes plaintes ;
 Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi,
 A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
 J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes,
 S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des lar-
 mes :

Mais, dieux ! Que je me trouble en les voyant
 tous deux !

Amour, qui me confons, cache du moins tes
 feux ;

Et content de mon cœur, dont je te fais le maître,
 Dans mes regards surpris gardes-toi de paroître.

S C E N E IV.

ANTIOCHUS, SELEUCUS, RODO-
 GUNE.

ANTIOCHUS.

NE vous offensez pas, Princesse, de nous voir
 De vos yeux à vous-même expliquer le pou-
 voir,

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en
 soupirent,

A vos premiers regards tous deux ils se rendirent ;
 Mais un profond respect nous fit taire, & brûler,
 Et ce même respect nous force de parler.

L'heureux moment approche, où votre des-
 tinée
 Semble

Semble être aucunement à la nôtre enchainée,
 Puisque d'un droit d'aïnesse, incertain parmi nous,
 La nôtre attend un scéptre, & la vôtre, un époux.
 C'est trop d'indignité que notre souveraine
 De l'un de ses captifs tienne le nom de reine,
 Notre amour s'en offense; & changeant cette loi,
 Remet à notre reine à nous choisir un roi.
 Ne vous abaissez plus à suivre la couronne,
 Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous
 donne,

Réglez notre destin qu'ont mal réglé les dieux,
 Notre seul droit d'aïnesse est de plaire à vos yeux,
 L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
 Préfère votre choix au choix de la nature;
 Et vient sacrifier à votre élection
 Toute notre espérance, & notre ambition.

Prononcez donc, Madame, & faites un mo-
 narque,

Nous céderons sans honte à cette illustre marque;
 Et celui qui perdra votre divin objet,
 Demeurera du moins votre premier sujet:
 Son amour immortel saura toujours lui dire
 Que ce rang près de vous vaut ailleurs un em-
 pire,

Il y mettra sa gloire; & dans un tel malheur,
 L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
 De votre ambition, & de votre espérance;
 Et j'en recevrais l'offre avec quelque plaisir,
 Si celles de mon rang avoient droit de choisir.

Com-

Comme sans leurs avis les rois disposent d'elles,
 Pour affermir leur trône, ou finir leurs querelles,
 Le destin des états est arbitre du leur ;
 Et l'ordre des traités régle tout dans leur cœur.
 C'est lui que suit le mien, & non pas la couronne,
 J'aimerais l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne,
 Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir ;
 Et mon amour pour naître attendra mon devoir.
 N'attendez rien de plus, ou votre attente est
 vaine.

Le choix que vous m'offrez appartient à la reine,
 J'entreprendrais sur elle à l'accepter de vous.
 Peut-être on vous a tû jusqu'où va son courroux ;
 Mais je dois par épreuve assez bien le connoître,
 Pour fuir l'occasion de le faire renâître.
 Que n'en ai-je souffert ; & que n'a-t-elle osé ?
 Je veux croire avec vous que tout est apaisé ;
 Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
 Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
 Pardonnez-moi ce mot , qui viole un oubli
 Que la paix entre nous doit avoir établi,
 Le feu qui semble éteint, souvent dort sous la
 cendre,

Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre ;
 Et je mériterois qu'il me pût consumer,
 Si je lui fournissois de quoi se rallumer.

SELEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
 S'il est en votre main de la rendre impuissante ?
 Faites un roi, Madame, régnez avec lui,
 Son courroux désarmé demeure sans appui ;

Et

Et toutes ses fureurs, sans effet rallumées,
 Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
 Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
 Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
 La couronne est à nous, & sans lui faire injure,
 Sans manquer de respect aux droits de la nature,
 Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part ;
 Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hazard.
 Qu'un si foible scrupule en notre faveur cesse,
 Votre inclination vaut bien un droit d'aïnesse,
 Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,
 S'il se trouvoit contraire aux vœux de votre
 cœur,
 On vous applaudiroit quand vous seriez à plaindre,
 Pour vous faire régner, ce seroit vous con-
 traindre,
 Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
 Et verser du poison sur ce noble présent.
 Au nom de ce beau feu qui tous deux nous con-
 fume,
 Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume ;
 Et permettez que l'heur qui suivra votre époux,
 Se puisse redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous
 brûle ;
 Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule.
 Vous croyez que ce choix, que l'un & l'autre at-
 tend,
 Pourra faire un heureux, sans faire un mécontent,
 Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
 Je

Je crains d'en faire deux, si le mien se déclare.
 Non que de l'un & l'autre il dédaigne les vœux;
 Jetiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux;
 Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'or-

donne:
 Je me mettrai trop haut, s'il faut que je me
 donne;

Quoi qu'aisément je cède aux ordres de mon roi,
 Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.
 Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels
 services,

Voudront de mon orgueil exiger les caprices?
 Par quels degrés de gloire on me peut mériter?
 En quels affreux périls il faudra vous jeter?
 Ce cœur vous est acquis après le diadème,
 Princes, mais gardez-vous de le rendre à lui-
 même,

Vous y renoncerez peut-être pour jamais,
 Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SELEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels
 services,
 Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices?
 Et quels affreux périls pourrons nous redouter,
 Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter?

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, & jugez mieux du
 nôtre,
 Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un & l'autre;
 Et dites hautement à quel prix votre choix
 Veut

Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous?

ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SELEUCUS.

Avant ce repentir, tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez?

SELEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Hé bien donc, il est temps de me faire connoître :

J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être,
Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plai-

gnez,

J'atteste tous les dieux que vous m'y contrai-

gnez,

Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue,

J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue,

Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir,

Que la foi des traités ne doit plus retenir.

Tremblez, Princes, tremblez, au nom de votre

pere,

Il

Il est mort, & pour moi par les mains d'une mere,
 Je l'avois oublié, sujette à d'autres loix ;
 Mais, libre, je lui rends enfin ce que je dois.
 C'est à vous de choisir mon amour, ou ma haine,
 J'aime les fils du roi, je hai ceux de la reine,
 Réglez-vous la-dessus ; &, sans plus me presser,
 Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
 Il faut prendre parti, mon choix suivra le vôtre,
 Je respecte autant l'un, que je déteste l'autre,
 Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand
 roi,

S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
 Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous
 laisse,

Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse,
 Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit ;
 Qui peut contre elle & lui soulever votre esprit ?
 Si vous leur préférez une mere cruelle,
 Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle,
 Vous devez la punir si vous la condamnez,
 Vous devez l'imiter si vous la soutenez.
 Quoi ! Cette ardeur s'éteint ! L'un & l'autre sou-
 pire !

J'avois sù le prévoir, j'avois sù le prédire.

ANTIOCHUS.

Princesse

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché,
 Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché,
 Appellez ce devoir haine, rigueur, colere,
 D Pour

Pour gagner Rodogune, il faut venger un pere,
 Je me donne à ce prix. Osez me mériter ;
 Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
 Adieu, Princes.

S C E N E V.

ANTIOCHUS, SELEUCUS.

ANTIOCHUS.

HElas ! C'est donc ainsi qu'on traite
 Les plus profonds respects d'une amour si parfaite !

SELEUCUS.

Elle nous fuit, mon frere, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le coeur,

SELEUCUS.

Que le ciel est injuste ! Une ame si cruelle
 Méritoit notre mere, & devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blasphème.

SELEUCUS.

Ah ! Que vous me gênez
 Par cette retenue où vous vous obstinez !
 Faut-il encor régner, faut-il l'aimer encore ?

AN.

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SELEUCUS.

C'est, ou d'elle, ou du trône être ardemment
épris,

Que vouloir, ou l'aimer, ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'est & d'elle, & de lui tenir bien peu de compte,
Que faire une révolte, & si pleine, & si prompte.

SELEUCUS.

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
La révolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frere, est bien précipitée,
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée;
Et c'est à nos desirs trop de témérité
De vouloir de tels biens avec facilité.
Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la

gloire,
Pour gagner un triomphe, il faut une victoire.
Mais que je tâche en vain de flatter nos tour-
mens!

Nos malheurs sont plus forts que ces déguise-
mens,

Leur excès à mes yeux paroît un noir abîme,
Où la haine s'apprête à couronner le crime,
Où la gloire est sans nom, la vertu sans hon-
neur,

Où, sans un parricide il n'est point de bonheur;

Et voyant de ces maux l'épouvantable image,
 Je me sens affoiblir, quand je vous encourage,
 Je frémis, je chancelle, & mon cœur abattu
 Suit tantôt sa douleur, & tantôt sa vertu,
 Mon frere, pardonnez à des discours sans suite,
 Qui font trop voir le trouble où mon ame est
 réduite.

SELEUCUS.

J'en ferois comme vous, si mon esprit troublé
 Ne secouoit le joug dont il est accablé.
 Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
 Je vois ce qu'est un trône, & ce qu'est une femme,
 Et jugeant par leur prix de leur possession,
 J'éteins enfin ma flamme, & mon ambition ;
 Et je vous céderois l'un & l'autre avec joie,
 Si, dans la liberté que le ciel me renvoie,
 La crainte de vous faire un funeste présent
 Ne me jettoit dans l'ame un remords trop cuisant.

Dérobons-nous, mon frere, à ces ames cruelles,
 Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'espère encore un peu,
 L'espoir ne peut s'éteindre, où brûle tant de feu ;
 Et son reste confus me rend quelques lumières,
 Pour juger mieux que vous de ces ames si fières.
 Croyez moi, l'une & l'autre a redouté nos pleurs,
 Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs ;
 Et, si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
 Leur

Leur haine à nos douleurs auroit rendu les ar-
mes.

SELEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémissiez, soupirez ;
Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent
d'elles,

Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
Sauver l'une de l'autre ; & peut-être leurs coups,
Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous.
C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mere,
N'ont plus de choix ici, ni de loix à nous faire :
Quoi que leur rage exige, ou de vous, ou de moi,
Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi.
Épargnez vos soupirs près de l'une & de l'autre,
J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre.
Je n'en suis point jaloux ; & ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

S C E N E VI.

ANTIOCHUS seul.

Que je serois heureux, si je n'aimois un
frere !
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut
faire,

Mon amitié s'oppose à son aveuglement,
Elle agira pour vous, mon frere, également,
Et n'abusera point de cette violence

Que l'indignation fait à votre espérance.

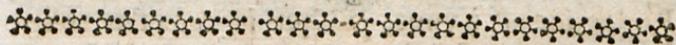
D 3

La

La pésanteur du coup souvent nous étourdit,
 On le croit repouffé, quand il s'approfondit ;
 Et, quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
 Qui ne sent point son mal est d'autant plus ma-
 lade,

Ces ombres de santé cachent mille poisons ;
 Et la mort fuit de près ces fausses guérisons.
 Daignez les justes dieux rendre vain ce présage ;
 Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage ;
 Et si, contre l'effort d'un si puissant courroux,
 La nature & l'amour voudront parler pour nous.

FIN DU TROISIEME ACTE.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

PRince, qu'ai-je entendu ! Parce que je soupire,
 Vous présumez que j'aime, & vous m'osez
 le dire !
 Est-ce un frere, est-ce vous, dont la témérité
 S' imagine . . .

ANTIOCHUS.

Apaisez ce courage irrité,
 Princesse, aucun de nous ne seroit téméraire
 Jusqu'à

Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire;
 Je vois votre mérite, & le peu que je vauz,
 Et ce rival si cher connoit mieux ses défauts.
 Mais si tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
 Il veut que nous croyons qu'un peu d'amour le

touche,

Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
 Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous

deux.

Si c'est présomption de croire ce miracle,
 C'est une impiété de douter de l'oracle,
 Et mériter les maux où vous nous condamnez,
 Qu'éteindre un bel espoir que vous nous or-

donnez.

Princesse, au nom des dieux, au nom de cette
 flamme . . .

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une

ame,

Et votre espoir trop prompt prend trop de va-

nité

Des termes obligeans de ma civilité.

Je l'ai dit, il est vrai, mais, quoi qu'il en puisse

être,

Méritez cet amour que vous voulez connoître,

Lorsque j'ai soupiré, ce n'étoit pas pour vous,

J'ai donné ces soupirs aux manes d'un époux,

Et ce sont les effets du souvenir fidèle,

Que sa mort à toute heure en mon ame rappelle.

Prince, soyez ses fils, & prenez son parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux reparti.
 Ce cœur qu'un saint amour rangea sous votre
 empire,
 Ce cœur pour qui le vôtre à tout moment sou-
 pire,
 Ce cœur en vous aimant indignement percé,
 Reprend, pour vous aimer, le sang qu'il a versé,
 Il le reprend en nous, il revit, il vous aime,
 Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le
 même.
 Ah! Princesse, en l'état où le sort nous a mis,
 Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes
 ses fils ?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit, & qui m'aime,
 Faites ce qu'il feroit, s'il vivoit en lui-même,
 A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras,
 Pouvez-vous le porter, & ne l'écouter pas ?
 S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
 Il emprunte ma voix pour mieux se faire en-
 tendre,
 Une seconde fois il vous le dit par moi,
 Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi,
 Nommez les assassins, & j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystère
 Vous

Vous fait, en l'acceptant, méconnoître une mere?

ANTIOCHUS.

Ah! Si vous ne voulez voir finir nos destins,
Nommez d'autres vengeurs, ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah! Je vois trop régner son parti dans votre
ame,

Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Oui, je le prens, Madame;
Et j'apporte à vos piéds le plus pur de son sang,
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix secrette,
Dont la vôtre envers nous daigne être l'inter-
préte,

Exécutez son ordre, & hâtez-vous sur moi
De punir une reine, & de venger un roi:
Mais, quitte par ma mort d'un devoir si sévère,
Ecoutez-en un autre en faveur de mon frere.
De deux princes unis à soupirer pour vous.
Prenez l'un pour victime, & l'autre pour époux;
Punissez un des fils des crimes de la mere,
Mais payez l'autre aussi des services du pere;
Et laissez un exemple à la postérité,
Et de rigueur entière, & d'entière équité.
Quoi? N'écoutez-vous, ni l'amour, ni la haine?
Ne pourrai je obtenir, ni salaire, ni peine?
Ce cœur qui vous adore, & que vous dédaignez . . .

RODOGUNE.

Hélas, Prince !

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le roi que vous plaignez ?
Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un pere ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappelez votre frere.
Le combat pour mon ame étoit moins dange-
reux,

Lorsque je vous avois à combattre tous deux.
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez en-
semble,

Je vous bravois tantôt, & maintenant je tremble.
J'aime, n'abusez pas, Prince, de mon secret,
Au milieu de ma haine, il m'échappe à regret ;
Mais enfin il m'échappe, & cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vûe,
Oui, j'aime un de vous deux, malgré ce grand
couroux ;

Et ce dernier soupir dit assez que c'est à vous.

Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose,
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause,
Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un
choix,

Qui rompt de vos traités les favorables loix.
D'un pere mort pour moi voyez le fort étrange,
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge,
Et mes feux dans mon ame ont beau s'en mutiner,
Cen'est qu'à ce prix seul que je puis me donner ;
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'at-
tende,
Votre

Votre refus est juste, autant que ma demande,
 A force de respect votre amour s'est trahi,
 Je voudrois vous haïr, s'il m'avoit obéi,
 Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance,
 Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.
 Rentrans donc sous les loix que m'impose la paix,
 Puisque m'en affranchir, c'est vous perdre à jamais.
 Prince, en votre faveur je ne puis davantage,
 L'orgueil de ma naissance enfle encor mon cou-

rage,
 Et quelque grand pouvoir que l'amour ait sur
 moi,

Je n'oublierai jamais que je me dois un roi.
 Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mere,
 Que le trône me donne, ou vous, ou votre frere:
 Attendant son secret, vous aurez mes desirs,
 Et, s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs;
 C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut per-

mettre,
 Et tout ce qu'à vos feux les miens osent pro-
 mettre,

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus? Son bonheur est le
 mien,

Rendez heureux ce frere, & je ne perdrai rien,
 L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende,
 Je bénirai le ciel d'une perte si grande,
 Et quittant les douceurs de cet espoir flottant,
 Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,
 Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
 Mon

Mon amour . . . Mais adieu, mon esprit se
confond.

Prince, si votre flamme à la mienne répond,
Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

S C E N E II.

ANTIOCHUS seul.

L Es plus doux de mes vœux enfin font exau-
cés,
Tu viens de vaincre, amour, mais ce n'est pas
assez,

Si tu veux triompher en cette conjuncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature,
Et prête-lui pour nous ces tendres sentimens
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais
amans,

Cette pitié qui force, & ces dignes foibleffes
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
Voici la reine. Amour, nature, justes dieux,
Faites-la moi fléchir, ou mourir à ses yeux.

S C E N E III.

*CLEOPATRE, ANTIOCHUS, LAO-
NICE.*

CLEOPATRE.

H E' bien, Antiochus, vous dois-je la cou-
ronne ?

AN-

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez si le ciel me la donne.

CLEOPATRE.

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sai que je péris, si vous ne m'écoutez.

CLEOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colere,

Vous vous êtes laissé prévenir par un frere?

Il a sù me venger quand vous délibérez;

Et je dois à son bras ce que vous espérez?

Je vous en plains, mon fils, ce malheur est ex-
trême,

C'est périr en effet, que perdre un diadème;

Je n'y fais qu'un remède, encore est-il facheux,

Étonnant, incertain, & triste pour tous deux,

Je périrai moi-même, avant que de le dire,

Mais enfin on perd tout, quand on perd un em-
pire.

ANTIOCHUS.

Le remède à nos maux est tout en votre main,

Et n'a rien de facheux, d'étonnant, d'incertain.

Votre seule colere a fait notre infortune,

Nous perdons tout, Madame, en perdant Rodo-
gune,

Nous l'adorons tous deux; jugez en quels tour-
mens

Nous jette la rigueur de vos commandemens.

L'aveu de cet amour, sans doute, vous offense,

Mais

Et dans l'ordre des loix que la paix nous impose,
 Nous devons aspirer à sa possession,
 Par amour, par devoir, ou par ambition.
 Nous avons donc aimé, nous avons crû vous

plaire,
 Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un
 frere,

Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
 J'implore pour tous deux un moment de pitié.
 Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
 Que la foi des traités n'avoit point arrachée ?

CLEOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir
 Des hontes que pour vous j'avois sù prévenir,
 Et de l'indigne état où votre Rodogune,
 Sans moi, sans mon courage, eût mis votre for-

tune,
 Je croyois que vos cœurs, sensibles à ces coups,
 En sauroient conserver un généreux courroux,
 Et je le retenois avec ma douceur feinte,
 Afin que grossissant sous un peu de contrainte,
 Ce torrent de colere & de ressentiment,
 Fût plus impétueux en son débordement.

Je fais plus maintenant, je presse, sollicite,
 Je commande, menace, & rien ne vous irrite.
 Le scéptre dont ma main vous doit récompenser,
 N'a point de quoi vous faire un moment ba-

lancer,
 Vous ne considérez, ni lui, ni mon injure,
 L'amour étouffé en vous la voix de la nature,
 Et je pourrois aimer des fils dénaturés !

AN-

ANTIOCHUS.

La nature, & l'amour ont leurs droits séparés,
L'un n'ôte point à l'autre une ame qu'il possède.

CLEOPATRE.

Non, non, où l'amour régne, il faut que l'autre
cède,

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux,
Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour
vous;

Mais aussi . . .

CLEOPATRE.

Poursuivez, fils ingrat, & rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLEOPATRE.

Périssez, périssez. Votre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compassion,
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous
charme,

Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ses adorateurs, & de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Hé bien, triompez-en, que rien ne vous ré-
tienne.

Votre main tremble-t-elle? Y voulez-vous la
mienne?

Madame, commandez, je suis prêt d'obéir,
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir,

Heu-

Heureux, si par ma mort je puis vous satisfaire,
Et noyer dans mon sang toute votre colere.

Mais, si la dureté de votre aversion
Nomme encor notre amour une rébellion,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour
armes

Que de foibles soupirs, & d'impuissantes larmes.

CLEOPATRE.

Ah! Que n'a-t-elle pris, & la flamme, & le fer!
Que bien plus aisément j'en saurois triompher!
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelli-
gence,

Elles ont presque éteint cette ardeur de ven-
geance,

Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs,
Je sens que je suis mere auprès de vos douleurs.
C'en est fait, je me rends, & ma colere expire,
Rodogune est à vous, aussi bien que l'empire,
Rendez graces aux dieux qui vous ont fait l'ainé,
Possédez-la, regnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !

O trop heureuse fin de l'excès de ma peine !
Je rends graces aux dieux qui calment votre haine,
Madame, est-il possible ?

CLEOPATRE.

En vain j'ai résisté,

La nature est trop forte, & mon cœur s'est domté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mere ;
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

E

AN.

ANTIOCHUS.

Quoi! Je triomphe donc sur le point de périr!
La main qui me bleffoit a daigné me guérir!

CLEOPATRE.

Oui, je veux couronner une flamme si belle.
Allez à la princeffe en porter la nouvelle,
Son cœur, comme le vôtre, en deviendra char-
mé,
Vous n'aimeriez pas tant, si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus! Heureuse Rodogune!
Oui, Madame, entre nous la joie en est commune

CLEOPATRE.

Allez donc! Ce qu'ici vous perdez de momens
Sont autant de larcins à vos contentemens,
Et ce soir destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos desirs bornés
A vous donner en nous des sujets couronnés.

S C E N E IV.

CLEOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

ENfin, ce grand courage a vaincu sa colére.

CLEOPATRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mere?

LAO-

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore ; & ce cœur adouci . . .

CLEOPATRE.

Envoyez-moi son frere , & nous laissez ici.
 Sa douleur fera grande , à ce que je présume ;
 Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.
 Ne lui témoignez rien , il lui sera plus doux
 D'apprendre tout de moi , qu'il ne seroit de vous.

S C E N E V.

CLEOPATRE seule.

Que tu pénètres mal le fond de mon courage !
 Si je verse des pleurs , ce sont des pleurs
 de rage,

Et ma haine qu'en vain tu crois s'évanouir,
 Ne les a fait couler , qu'afin de t'éblouir,
 Je ne veux plus que moi dedans ma confiance.
 Et toi , crédule amant , que charme l'apparence,
 Et dont l'esprit léger s'attache avidement
 Aux attraits captieux de mon déguisement,
 Va , triomphe en idée avec ta Rodogune,
 Au sort des immortels préfère ta fortune,
 Tandis que mieux instruite en l'art de me venger,
 En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.
 Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil
 trébuche,

De qui se rend trop tôt on doit craindre une
 embûche ;

Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front,

E 2

Que

Que prendre pour sincère un changement si
 prompt.
 L'effet te fera voir comme je suis changée.

S C E N E VI.
 CLEOPATRE, SELEUCUS.

CLEOPATRE.

S Avez-vous, Seleucus, que je me suis vengée ?

SELEUCUS.

Pauvre Princesse, hélas !

CLEOPATRE.

Vous déplorez son sort !

Quoi, l'aimiez-vous ?

SELEUCUS.

Assez pour regretter sa mort ;

CLEOPATRE.

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidèle,
 Si j'ai sù me venger, ce n'a pas été d'elle.

SELEUCUS.

O ciel ! Et de qui donc, Madame ?

CLEOPATRE.

C'est de vous,

Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux,
 De vous, qui l'adorez en dépit d'une mere,
 De vous, qui dédaignez de servir ma colère,
 De vous, de qui l'amour, rebelle à mes desirs,
 S'oppose à ma vengeance, & détruit mes plaisirs.

SE-

SELEUCUS.

De moi!

CLEOPATRE.

De toi, perfide. Ignore, dissimule
 Le mal que tu dois craindre, & le feu qui te brûle.
 Et si, pour l'ignorer, tu crois t'en garantir,
 Du moins en l'apprenant, commence à le sentir.

Le trône étoit à toi par le droit de naissance,
 Rodogune avec lui tomboit en ta puissance,
 Tu devois l'épouser, tu devois être roi;
 Mais comme ce secret n'est connu que de moi,
 Je puis, comme je veux, tourner le droit d'ainesse,
 Et donne à ton rival ton sceptre & ta maîtresse.

SELEUCUS.

A mon frere?

CLEOPATRE.

C'est lui que j'ai nommé l'ainé.

SELEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné,
 Et, par une raison qui vous est inconnue,
 Mes propres sentimens vous avoient prévenue.
 Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits

si doux,

Que mon cœur n'ait donnés à ce frere avant
 vous,

Et, si vous bornez là toute votre vengeance,
 Vos désirs & les miens seront d'intelligence.

CLEOPATRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit,
 C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,

E 3

Et

Et qu'on croit amuser de fausses patiences,
Ceux dont en l'ame on craint les justes défiances.

SELEUCUS.

Quoi! Je conserverois quelque courroux secret!

CLEOPATRE.

Quoi, lâche, tu pourrois la perdre sans regret?
Elle de qui les dieux te donnoient l'hyménée?
Elle dont tu plaignois la perte imaginée?

SELEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLEOPATRE.

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant est également forte,
Et, tel qui se console après l'instant fatal,
Ne sauroit voir son bien aux mains de son rival.
Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre,
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre,
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu
Par rang, ou par mérite, à sa flamme étoit dû.

SELEUCUS.

Peut-être; mais enfin par quel amour de mere
Pressé- vous tellement ma douleur contre un
frere?

Prenez- vous intérêt à la faire éclater?

CLEOPATRE.

J'en prens à la connoître, & la faire avorter,
J'en prens à conserver, malgré toi, mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrette rage.

SE.

SELEUCUS.

Je le veux croire ainsi; mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés, quand, & comme il
vous plaît?

Qui des deux vous doit croire? Et par quelle
justice

Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice;
Et que du même amour dont nous sommes bles-
sés,

Il soit récompensé, quand vous m'en punissez?

CLEOPATRE.

Comme reine, à mon choix, je fais justice, ou
grace;

Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils vers moi noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SELEUCUS.

Vous pardonneriez donc ces chaleurs indiscrettes.
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites;
Et je voi quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez, & plus que je ne veux.
Le respect me défend d'en dire davantage.

Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,
Madame, mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frere, & zèle pour mon roi.
Adieu.

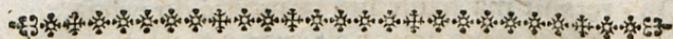
S C E N E VII.

CLEOPATRE seule.

DE quel malheur suis-je encore capable?

E 4

Leur



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLEOPATRE.

ENfin, graces aux dieux, j'ai moins d'un en-
nemi.

La mort de Seleucus m'a vengée à demi,
Son ombre, en attendant Rodogune & son frere,
Peut déjà de ma part les promettre à son pere,
Ils le suivront de près, & j'ai tout préparé,
Pour réunir bien-tôt ce que j'ai séparé.

O toi, qui n'attens plus que la cérémonie,
Pour jeter à mes piéds ma rivale punie,
Et par qui deux amans vont d'un seul coup du
fort

Recevoir l'hyménée, & le trône, & la mort,
Poison, me sauras tu rendre mon diadème?

Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même?

Me feras-tu fidèle? Et toi, que me veux-tu,

Ridicule retour d'une sorte vertu,

Tendresse dangereuse, autant comme importune,

Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune;

Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,

S'il m'arraché du trône, & la met en mon rang.

Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,

Héritier d'une flamme envers moi criminelle,

Aime mon ennemie, & pèris comme lui.

Pour la faire tomber j'abattrai son appui;

Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme;

E 5

Que

Que retenir ma main sur la moitié du crime,
 Et te faisant mon roi, c'est trop me négliger,
 Que te laisser sur moi pere & frere à venger.
 Qui se venge à demi court lui-même à sa peine.
 Il faut, ou condamner, ou couronner sa haine.
 Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nou-
 veaux
 De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
 Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
 Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
 Trône, à t'abandonner je ne puis consentir,
 Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir,
 Il vaut mieux mériter le fort le plus étrange:
 Tombe sur moi le ciel, pourvû que je me venge,
 J'en recevrai le coup d'un visage remis,
 Il est doux de périr après ses ennemis ;
 Et de quelque rigueur que le destin me traite,
 Je perds moins à mourir, qu'à vivre leur sujette.
 Mais voici Laonice, il faut dissimuler
 Ce que le seul effet doit bien-tôt révéler.

S C E N E II.

CLEOPATRE, LAONICE.

CLEOPATRE.

Viennent-ils, nos amans ?

LAONICE.

Ils approchent, Madame,
 On lit dessus leur front l'allégresse de l'ame,
 L'amour s'y fait paroître avec la majesté ;

Et,

Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,
 D'une grace en tous deux toute auguste, & royale
 Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
 Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
 Par les mains du grand prêtre être unis à jamais;
 C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
 Le peuple tout ravi par ses vœux le devance;
 Et pour eux à grands cris demande aux immor-

tels

Tout ce qu'on leur souhaite aux pieds de leurs
 autels,

Impatient pour eux que la cérémonie
 Ne commence bien-tôt, ne soit bien-tôt finie.
 Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
 Tous nos vieux differends de leur ame exilés,
 Font leur suite allez grosse, & d'une voix com-

mune

Bénissent à l'envi le Prince, & Rodogune.
 Mais je les vois déjà, Madame, c'est à vous.
 A commencer ici des spectacles si doux.

S C E N E III.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODO-
 GUNE, ORONTE, LAONICE, troupe
 de Parthes & de Syriens.

CLEOPATRE,

Approchez, mes enfans, car l'amour mater-
 nelle,
 Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour
 telle;

Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.
 RO-

RODOGUNE.

Je le chérirai même au-delà du trépas,
 Il m'est trop doux, Madame, & tout l'heur que
 j'espère,
 C'est de vous obéir, & respecter en mere.

CLEOPATRE.

Aimez moi seulement, vous allez être rois,
 Et, s'il faut du respect, c'est moi qui vous le
 dois.

ANTIOCHUS.

Ah! Si nous recevons la suprême puissance,
 Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance,
 Vous régnerez ici quand nous y régnerons ;
 Et ce seront vos loix que nous y donnerons.

CLEOPATRE.

J'ose le croire ainsi, mais prenez votre place ;
 Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche en même rang, & Cléopatre à sa droite, mais en rang inferieur, & qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence, & Cléopatre, pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoisonné.

Peuples qui m'écoutez, Parthes, & Syriens,
 Sujets du roi son frere, ou qui futes les miens,
 Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'ainesse
 Eleve dans le trône, & donne à la princesse.
 Je lui rens cet état que j'ai sauvé pour lui.
 Je cesse de régner, il commence aujourd'hui.

Qu'on

Qu'on ne me traite plus ici de souveraine,
Voici votre roi, peuple, & voilà votre reine,
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, & mourez, s'il est besoin pour eux.

Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir, dont je me suis démise
Prêtez les yeux au reste, & voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

(*Laonice apporte une coupe.*)

ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paroître,
Madame, & j'en ferai récit au roi mon maître.

CLEOPATRE.

L'hymen est maintenant notre plus cher souci,
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici.
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale,
Puisse-t-elle être un gage envers votre moitié,
De votre amour ensemble & de mon amitié.

ANTIOCHUS *prenant la coupe.*

Ciel! Que ne dois-je point aux bontés d'une
mere!

CLEOPATRE.

Le temps presse, & votre heur d'autant plus se
diffère.

ANTIOCHUS *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux momens;
Voici l'heureux essai de nos contentemens.
Mais si mon frere étoit le témoin de ma joie.

CLEO.

CLEOPATRE.

C'est être trop cruel, de vouloir qu'il la voie,
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner;
Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit assuré qu'il la verroit sans peine.
Mais n'importe, achevons.

S C E N E IV.

CLEOPATRE, ANTIOCHUS, RODO-
GUNE, ORONTE, TIMAGENE, LAO-
NICE, troupe de Parthes, & de
Syriens.

TIMAGENE.

AH, Seigneur?

CLEOPATRE.

Timagéne,

Quelle est votre insolence?

TIMAGENE.

Ah! Madame.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGENE.

Souffrez pour un moment que mes sens rap-
pellés . . .

ANTIOCHUS.

Qu'est il donc arrivé?

TI-

TIMAGENE.

Le prince votre frere. . . .

ANTIOCHUS.

Quoi? Se voudroit-il rendre à mon bonheur
contraire?

TIMAGENE.

L'ayant cherché long-temps afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvoit ressentir,
Je l'ai trouvé, Seigneur, au bout de cette allée,
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon de foiblesse étendu,
Il sembloit déplorer ce qu'il avoit perdu,
Son ame à ce penser paroissoit attachée,
Sa tête sur un bras languissamment panchée,
Immobile, & rêveur en malheureux amant. . . .

ANTIOCHUS.

Enfin, que faisoit-il? Achevez promptement.

TIMAGENE.

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte,
Son sang à gros bouillons sur cette couche ver-
te

CLEOPATRE.

Il est mort?

TIMAGENE.

Oui, Madame.

CLEOPATRE.

Ah, destins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis!
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'ame,
Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme,
Pour

Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'a-
 mour,
 Madame, & de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGENE à Cléopatre.

Madame, il a parlé, sa main est innocente.

CLEOPATRE à Timagène.

La tienne est donc coupable, & ta rage info-
 lente,

Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
 L'ayant assassiné, le fait encor parler.

ANTIOCHUS.

Timagène, souffrez la douleur d'une mere,
 Et les premiers soupçons d'une aveugle colere.
 Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
 J'en ferois autant qu'elle à vous connoître moins.
 Mais que vous a-t-il dit? Achevez, je vous prie.

TIMAGENE.

Surpris d'un tel spectacle à l'instant je m'écrie,
 Et soudain à mes cris, ce prince en soupirant,
 Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant;
 Et ce reste égaré de lumière incertaine
 Lui peignant son cher frere, au lieu de Tima-
 gène,

Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
 Ces mots, où l'amitié régné sur le courroux,

*Une main qui nous fut bien chere
 Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain,
 Régné, & sur tout, mon cher frere,
 Gardez vous de la même main.*

C'est. . . La parque à ce mot lui coupe la parole,
 Sa

Sa lumière s'éteint, & son ame s'envole;
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste, & fort vraiment tra-
gique,

Qui va changer en pleurs l'allégresse publique.
O frere plus aimé que la clarté du jour,
O rival aussi cher que m'étoit mon amour,
Je te perds; & je trouve en ma douleur ex-
trême

Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort
même.

O de ses derniers mots fatale obscurité,
En quel gouffre d'horreurs m'as-tu précipité?
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens don-
ner.

Fatale obscurité, qui dois-je en soupçonner?

Une main qui nous fut bien chere.

(A Rodogune.)

Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mere?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain,
Nous vous avons tous deux refusé notre main.
Qui de vous s'est vengée? Est-ce l'une, est-ce
l'autre,

Qui fait agir la sienne au défaut de la nôtre,
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
Est-ce vous désormais dont je me dois garder?

F

CLEO.

CLEOPATRE.

Quoi! Vous me soupçonnez!

RODOGUNE.

Quoi, je vous suis suspecte?

ANTIOCHUS.

Je suis amant, & fils, je vous aime, & respecte;
 Mais, quoi que sur mon cœur puissent des noms
 si doux,

A ces marques enfin je ne connois que vous.
 As-tu bien entendu? Dis-tu vrai, Timagéne?

TIMAGENE.

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,
 Je mourrois mille fois; mais enfin mon récit
 Contient, sans rien de plus, ce que le prince
 a dit.

ANTIOCHUS.

D'un & d'autre côté l'action est si noire,
 Que n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
 O quiconque des deux avez versé son sang,
 Ne vous préparez plus à me percer le flanc,
 Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
 Aux jours l'une de l'autre également cruelles;
 Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
 Je veux bien vous servir toutes deux contre moi.
 Qui que vous soyez donc, recevez une vie,
 Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie,
 (*Il tire son épée & veut se tuer.*)

RODOGUNE,

Ah! Seigneur, arrêtez.

TI.

TIMAGENE.

Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS.

Je fers, ou l'une, ou l'autre; & je prévien^s ses
coups.

CLEOPATRE.

Vivez, régn^ez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je re-
doute,Qui pour m'affassiner ose me secourir;
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre, & traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, & ne pouvoir plus vous voir sans m'a-
larmer,Vous craindre toutes deux, toutes deux vous
aimer?Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute
heure,Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je
meure;Et que mon déplaisir, par un coup généreux,
Epargne un parricide à l'une de vous deux.

CLEOPATRE.

Puisque le même jour que ma main vous cou-
ronne,Je perds un de mes fils, & l'autre me soupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devroit es-
fuyer,

Son peu d'amour me force à me justifier,
 Si vous n'en pouviez mieux consoler une mere,
 Qu'en la traitant d'égale avec une étrangere,
 Je vous dirai, Seigneur, car ce n'est plus à moi
 A nommer autrement, & mon juge, & mon roi,
 Que vous voyez l'effet de cette vieille haine,
 Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
 Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir;
 Et que j'avois raison de vouloir prévenir.
 Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre,
 J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'ap-
 prendre;
 Mais je vous ai laissé défarmer mon courroux.

(à Rodogune.)

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,
 Madame; mais ô dieux! Quelle rage est la vôtre!
 Quand je vous donne un fils, vous assassinez
 l'autre;

Et m'enviez soudain l'unique & foible appui
 Qu'une mere opprimée eût pû trouver en lui.
 Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge?
 Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge,
 Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas! en vain
 Il voudra se garder de cette même main.
 Enfin je suis leur mere, & vous leur ennemie,
 J'ai recherché leur gloire, & vous leur infamie;
 Et, si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
 Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
 C'est à lui maintenant, en cette concurrence,
 A régler ses soupçons sur cette différence,
 A voir de qui des deux il doit se défier,
 Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RO.

RODOGUNE à Cléopatre.

Je me défendrai mal. L'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée;
Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
Qui l'en veut accuser, sans peine la surprend.

Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagéne,
Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.

Vous l'accusiez pourtant, quand votre ame alarmée

Craignoit qu'en expirant ce fils vous eût nommée;

Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,

Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.

Certes, si vous vous voulez passer pour véritable,

Quel'une de nous deux de sa mort soit coupable,

Je veux bien par respect ne vous imputer rien;

Mais votre bras au crime est plus fait que le mien;

Et qui sur un époux fit son apprentissage,

A bien pû sur un fils achever son ouvrage.

Je ne dénierai point, puisque vous les savez,

De justes sentimens dans mon ame élevés.

Vous demandiez mon sang, j'ai demandé le vôtre,

Le roi fait quels motifs ont pousé l'une & l'autre,

Comme par sa présence il a tout adouci,

Il vous connoît peut-être, & me connoît aussi.

(à Antiochus.)

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chere,

Que pour don nuptial vous immoler un frere :

On fait plus, on m'impute un coup si plein d'hor-
 reur,
 Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

(à Cléopâtre.)

Où fuirois-je de vous après tant de furie,
 Madame, & que feroit toute votre Syrie,
 Où seule, & sans appui contre mes attentats,
 Je verrois . . . Mais, Seigneur, vous ne m'é-
 coutez pas.

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, & dans la mort d'un frere;
 Je ne veux point juger entre vous, & ma mere:
 Assassinez un fils, massacrez un époux,
 Je ne veux me garder, ni d'elle, ni de vous.

Suivons aveuglément ma triste destinée,
 Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée,
 Cher frere, c'est pour moi le chemin du trépas,
 La main qui t'a percé, ne m'épargnera pas,
 Je cherche à te rejoindre, & non à m'en défendre;
 Et lui veux bien donner tout lieu de me sur-
 prendre.

Heureux, si sa fureur qui me prive de toi
 Se fait bien tôt connoître, en achevant sur moi,
 Et si du ciel trop lent à la reduire en poudre,
 Son crime redoublé peut arracher la foudre.
 Donnez-moi.

RODOGUNE *l'empêchant de prendre la coupe.*
 Quoi, Seigneur!

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain,
 Donnez.

RO-

RODOGUNE.

Ah! Gardez-vous de l'une & l'autre main!
Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine;
Craignez de toutes deux quelque secrette haine.

CLEOPATRE.

Qui m'épargnoit tantôt, ose enfin m'accuser.

RODOGUNE.

De toutes deux, Madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, & vous tiens innocente;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente.
Je veux bien à mon tour subir les mêmes loix;
On ne peut craindre trop pour le salut des rois;
Donnez donc cette preuve, & pour toute replique,
Faites faire un essai par quelque domestique.

CLEOPATRE *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Hé bien, redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS *prenant la coupe de la main de
Cléopatre après qu'elle a bû.*

Pardonnez-lui, Madame, un peu de défiance,
Comme vous l'accusez elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort;
Et soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien dans le trouble où

je suis
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'en-
nuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paroissent,
j'en

J'en laisse la vengeance aux dieux qui les con-
noissent,
Et vais sans plus tarder

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux
Déjà tous égarés, troubles, & furieux,
Cette affreuse fureur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah, bons dieux, quel
rage!

Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS *rendant la coupe à Laonice.*
N'importe, elle est ma mere, il faut la secourir.

CLEOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie,
Ma haine est trop fidèle, & m'a trop bien servie
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi,
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçois;
Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrâce
De ne voir point régner ma rivale en ma place.

Régne de crime en crime, enfin te voilà roi,
Je t'ai défait d'un pere, & d'un frere, & de moi.
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour vi-
ctimes,

Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes,
Puissez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, & que confusion;
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs en-
semble,

Puisse naître de vous un fils qui me ressemble.

ANTIOCHUS.

Ah ! Vivez pour changer cette haine en amour!
CLEO.

CLEOPATRE.

Je maudirois les dieux s'ils me rendoient le jour.
 Qu'on m'emporte d'ici. Je me meurs, Laonice,
 Si tu veux m'obliger par un dernier service,
 Après les vains efforts de mes inimitiés,
 Sauve-moi des affronts de tomber à leurs pieds.

(Elle s'en va, & Laonice lui aide à marcher.)

SCENE DERNIERE.

RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE,
 TIMAGENE, troupe de Parthes, &
 de Syriens.

ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
 Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable.
 Il vous a préservé sur le point de périr
 Du danger le plus grand que vous pûssiez courir ;
 Et, par un digne effet de ses faveurs puissantes,
 La coupable est punie, & vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

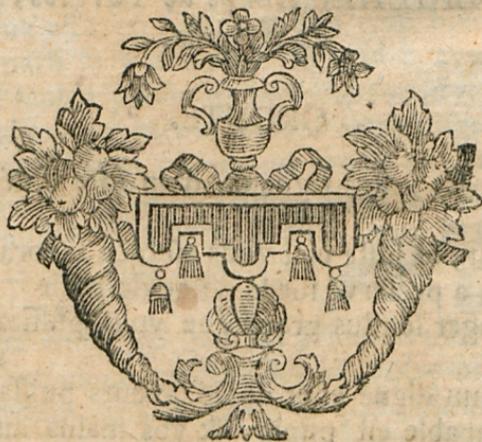
Oronte, je ne sai dans son funeste sort,
 Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort.

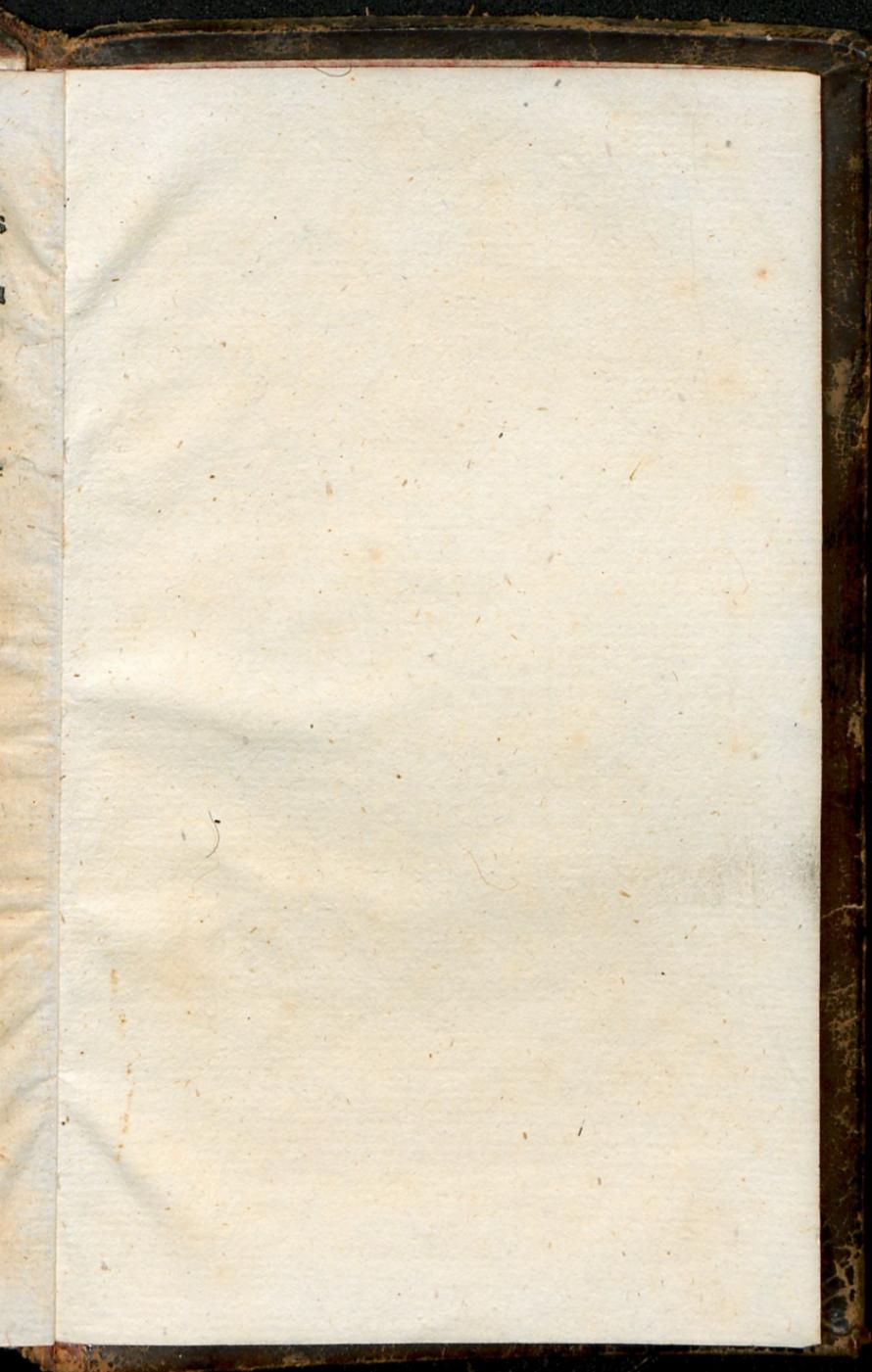
G

L'une

L'une & l'autre a pour moi des malheurs sans
 exemple.
 Plaignez mon infortune. Et vous, allez au
 temple
 Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
 La pompe nuptiale en funébre appareil;
 Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
 Si les dieux voudront être à nos vœux plus pro-
 pices.

F I N.







M 2878

AB M 2878

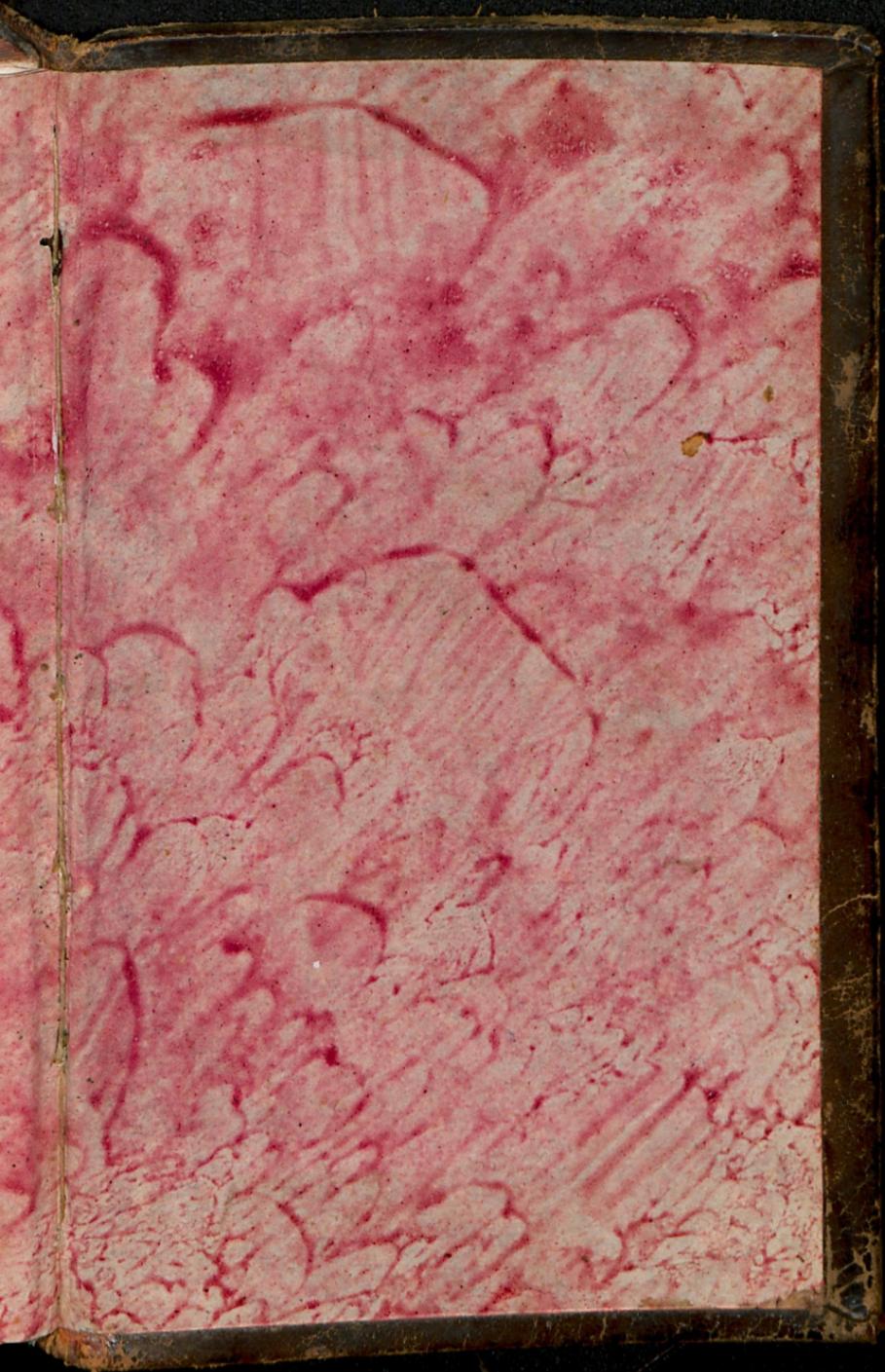
S

(2.)

DL 2693^d

K







B.I.G.

Farbkarte #13

Inches
Centimetres
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 8

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

RODOGUNE,
PRINCESSE
DES PARTHES,
TRAGEDIE,
EN CINQ ACTES,
PAR MONSIEUR
P. CORNEILLE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la
Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

MDCCLIII.

9